

La sociologie au risque de l'environnement

Exposé Lausanne

22 janvier 2015-

Marc MORMONT
Professeur honoraire
Université de Liège

What is called environment is that in which the conditions called physical are enmeshed in cultural conditions and thereby are more than "physical" in its technical sense. "Environment" is not something around and about human activities in an external sense; it is their medium, or milieu, in the sense in which a medium is intermediate in the execution or carrying out of human activities, as well as being the channel through which they move and the vehicle by which they go on. Narrowing of the medium is the direct source of all unnecessary impoverishment in human living; the only sense in which "social" is an honorific term is that in which the medium in which human living goes on is one by which human life is enriched. (J.Dewey, et A. Bentley p185 de Knowing and the Known, 1948)

Première partie : une sociologie indifférente par construction.

1. Les fondateurs

Il est banal de dire que la sociologie s'est constituée, et peut-être imposée, par un rejet, hors de son champ d'investigation, des réalités matérielles et biologiques ; c'est qu'il s'agissait d'éviter toutes les explications par des facteurs biologiques, climatiques, génétiques ou autres : en d'autres termes la sociologie s'est constituée par cette rupture avec des explications par des facteurs qui sont désormais extra-sociaux, non pertinents pour constituer ou rendre compte des réalités « sociales ». Le social a alors été constitué de différentes manières, par Durkheim comme contrainte (la règle, la norme), par Weber comme signification (est social ce qui a un sens intersubjectif), etc.

Ce n'est pas que les réalités matérielles sont absentes, il y a en effet des objets matériels, des animaux même dans cette société, mais ces objets, ces matérialités sont là comme simples projections des rapports sociaux, parfois comme objets symboliques, parfois comme ressource, mais ce qui importe c'est qu'ils sont au fond produits socialement (par des rapports sociaux- et pour des rapports sociaux). Ils n'ont aucune autonomie ; les techniques sont aussi présentes mais en tant qu'elles sont inscrites et organisées par des rapports sociaux ou symboliques.

C'est dire que, prioritairement voire exclusivement c'est la culture qui explique les objets, qui équipe les individus dans leurs rapports aux réalités matérielles. La dimension proprement technique est relativement absente, en tout cas elle n'a pas de rôle explicatif, elle doit être expliquée. L'instauration de la sociologie s'est faite par le rejet de toute forme de

déterminisme en particulier biologique et aussi de l'évolutionnisme (qui est une autre forme de déterminisme).

Plus profondément l'environnement n'est pas un terme qui a du sens, qui est présent dans ces sociologies originelles.

Le social qui est ainsi constitué comporte sa propre dynamique : mouvement de modernisation, de rationalisation, de différenciation et de spécialisation des systèmes d'action : la sociologie s'attache en fait à décrire les transformations que la modernité imprime à la société, la modernité c'est désormais le mouvement de la société qui se transforme elle-même. Dans ces interprétations, la matérialité, le vivant en particulier, ne sont pas réellement pensés, ils sont écartés comme facteurs « explicatifs ». La matérialité est *media*, médiation du social vers le social sans transformation.

Néanmoins on trouve dans la sociologie environnementale américaine des dernières années des tentatives de relecture (Foster, Rosa, Gross) des fondateurs ou des classiques de la sociologie, tentatives qui tendraient à démontrer que Durkheim, Marx, Weber étaient moins indifférents à la question naturelle que beaucoup de lectures ne l'ont pensé. Ces tentatives, qui résultent d'une préoccupation académique de reconnaissance d'une sociologie de l'environnement, s'appuient souvent sur des bribes, voire des contresens de lecture, mais elles éclairent – a contrario – le fait que la volonté de faire science du social est ou a été corollaire d'une indifférence à des phénomènes qui affleuraient cependant...

- Quant à Durkheim

Halbwachs et la morphologie sociale

« Tout se passe comme si la société, explique Halbwachs avait imposé sa forme à la matière, donnée par la nature. Le progrès de la technique a consisté précisément en une réduction du contact direct que l'homme doit prendre avec elle. [...] Ainsi l'organisation a de plus en plus résorbé la matière, si bien qu'à présent, lorsque l'appareil producteur livre à la société l'objet fabriqué, ou la matière première déjà élaborée, la société n'y retrouve que ce qu'elle y a mis, et qu'elle s'y retrouve donc elle-même. Elle n'y trouve *presque rien* qui ne porte sa marque. » (cité par PH Boudes, l'Année Sociologique, 2011, 61, 2 : 201-224)

Durkheim conçoit le monde biophysique comme stable, sans évolution confiant que c'est le monde social qui évolue et change (voir leçon 14 de son cours sur le pragmatisme, page 80-81) et il n'aperçoit que les transformations que la société imprime au monde, et pas l'effet en retour du monde biophysique sur le monde social.

On pourrait donc parler moins d'une ignorance ou d'un rejet que d'un reste, d'un « **laissé provisoirement de côté** ». Il n'en reste pas moins que ce qui caractérise les sociologies originelles, c'est une conception commune qui affirme la rupture entre nature et société, celle-ci ayant acquis une sorte d'autonomie, d'existence propre qui est l'objet propre de la discipline.

- Quant à Marx

On cite souvent le Marx des Manuscrits de 1844. Ce texte est un texte philosophique qui marque la rupture par rapport à l'idéalisme de Hegel. Mais dans ce texte Marx fait une place à la nature d'une double manière. Il parle de la nature comme « *corps inorganique de*

l'homme » ce qui d'une certaine manière pousse à ne pas séparer nature et humanité. D'autre part il indique que l'homme, en transformant la nature, se transforme lui-même. Ceci indiquerait que la manière dont l'homme traite la nature implique que l'homme acquiert des dispositions, compétences qui le font être ce qu'il est.

Ces intuitions ne sont pas prolongées réellement dans les travaux scientifiques que Marx développera ensuite où il se centrera sur les rapports humains – forces productives réduites aux humains, et rapports de production-.

- Quant à Weber

Par définition de son objet, la sociologie weberienne écarte la matérialité. Weber définit en effet le social par la signification, le sens des conduites. Le matériel n'est présent que en tant qu'il est l'objet d'interprétations et de sens partagés ou opposés. Tout comme Durkheim envisageait à côté de sa sociologie comme science du social, une morphologie sociale qui aurait traité des formes matérielles de la société, Max Weber, quand il développe sa sociologie économique, envisageait de confier à des collègues une étude des formes matérielles des sociétés, conçue comme une géographie économique et sociale qu'il confiait à Hettner.

Néanmoins Max Weber rencontra dans ses études comparatives et dans ses études historiques des situations où la matérialité ne pouvait être niée. Mais sa thèse a toujours été que les faits biologiques et physiques font toujours l'objet d'une interprétation (c'est à dire de la peste au Moyen-Age ou des inondations en Allemagne du Nord et Pays Bas) ; ils n'ont donc pas de caractère causal ou explicatif, ce sont les interprétations sociales de ces faits qui importent et qui sont explicatives.

Dans certains travaux , il reconnut l'impact des facteurs climatiques dans l'économie de la Palestine, de l'importance des systèmes hydrauliques (irrigation) comme facteur explicatif des empires. Il s'agissait d'une sorte de possibilisme géographique : le contexte matériel rend impossible certaines formes d'organisation sociale ; parfois d'une sorte d'écologie culturelle avant la lettre en ce sens qu'il envisage l'organisation sociale comme forme nécessaire d'adaptation au milieu naturel.

Et des intuitions....

On trouve aussi chez Marx comme chez Weber des intuitions passagères quant aux limites du développement industriel. Marx mentionne ainsi une rupture métabolique entre villes et campagnes : les villes absorbent de grandes quantités de ressources biologiques qui ne retournent pas aux sols ce qui ne peut que les appauvrir. Marx s'appuie ici sur les analyses scientifiques de Liebig. Max Weber notera à quelques reprises que le développement industriel continuera son œuvre rationnelle d'exploitation de la nature aussi longtemps qu'il y aura des ressources d'énergie fossile.

Il y a donc chez les fondateurs, contemporains de la fantastique révolution industrielle, des « intuitions passagères/quotidiennes » de l'importance de l'environnement non en tant que déterminant des rapports sociaux ou des cultures – ce qu'interdit leur effort de constituer le social comme spécifique et autonome- mais en tant qu'il puisse être affecté par le développement industriel / capitaliste. Mais ces intuitions sont anecdotiques dans leurs travaux, même si ces anecdotes sont aujourd'hui revendiquées (parfois à contresens) comme

des énoncés précurseurs d'une sociologie environnementale. Ces anecdotes révèlent que les fondateurs en tant qu'hommes ont perçu certains dégâts environnementaux mais ont fait preuve de la partialité de toute science qui rejette ou laisse de côté ce que, de l'expérience commune, elle ne veut rien tirer.

Cet oubli, cette mise de côté peut alors être interrogé en ce que la construction de la sociologie- basée sur l'idée de faire science, science d'un objet social épuré - était peut-être solidaire d'une adhésion – implicite, explicite chez Marx – à une science de la société comme contribuant au changement, à la transformation de la société et finalement à une sorte de modernisation : ceci pose alors la question de la sorte d'intentionnalité qui porte ou traverse la sociologie et la conception de la sociologie comme discipline scientifique.

2. La sociologie « classique » (celle avec lesquelles on a fait ses classes)

La sociologie que j'appelle ici classique est celle de l'institutionnalisation généralisée comme discipline dans l'université, après la seconde Guerre Mondiale. Je me limite ici aux sociologues français qui ont peuplé ma formation (années soixante – septante).

Prenons trois exemples un peu paradigmatiques.

- Crozier et Friedberg traitent des organisations et donc devraient traiter des techniques mais celle-ci sont des produits de rapports sociaux, elles s'intègrent dans des organisations et elles sont modelées, manipulées, sélectionnées en fonction de calculs stratégiques ; bien sûr le mouvement de rationalisation du travail qu'ils observent rencontre des résistances et donc les techniques sont un enjeu, mais l'activité technique n'est pas en elle-même un problème sinon par les conséquences sociales (en termes de pouvoir, de conditions de travail), bref de distribution des bénéfices ou des coûts. Ils refusent explicitement tout déterminisme technique (ou technologique) mais c'est essentiellement parce qu'ils refusent toute idée d'optimum ou de one best way qui obligerait les organisations à des fonctionnements définis. Nombre d'économistes de l'époque envisageaient en effet les organisations comme découlant mécaniquement des techniques. On voit bien ici déjà que la technique n'est pas traitée en tant que telle mais en tant qu'elle résulte de choix sociaux donc d'une « rationalité proprement sociale ».

Le refus du déterminisme technique est certainement ce qui a pu autonomiser la recherche en organisation des perspectives technico-économiques, mais elle a éloigné d'une recherche sur les rapports réels aux techniques. Lesquels rapports vont être laissés aux ergonomes comme ingénieurs de l'adaptation des hommes aux techniques.

- Bourdieu et son école vont accorder un certain intérêt aux questions de technique et de nature. En ce qui concerne la technique Bourdieu l'analyse principalement comme une composante des systèmes symboliques : ceux-ci équipent, informent les pratiques techniques (par exemple le métier à tisser dans le Sens Pratique) ce qui fait des techniques des concrétisations des rapports symboliques (par exemple de genre) ; en ce qui concerne la nature il faut plutôt citer quelqu'un comme Chamboredon qui va s'intéresser à la campagne, à la chasse mais en y voyant des pratiques purement sociales et symboliques qui créent des partitions, des différences sociales, qui symbolisent les hiérarchies culturelles. Ce n'est pas le rapport du chasseur à la pratique de la chasse, à l'animal, au terrain, qui est interrogé mais la pratique de la chasse comme comportant et reproduisant des différences sociales. Dans ces pratiques n'est donc retenu que ce qui en fait ces processus de hiérarchisation, de distinction, et finalement de pouvoir social.

- Touraine est un cas particulier car il s'est intéressé aux mouvements écologistes de son époque en particulier au mouvement antinucléaire.(à compléter). Mais il s'agit ici de voir l'émergence d'une autre société organisée selon d'autres principes, d'autres règles et une autre culture. Il s'agit d'un mouvement social porteur d'autres valeurs, d'autres représentations et la question du nucléaire est en quelque sorte l'objet qui sert à faire émerger cela. Ce qui l'intéresse c'est une nouvelle culture politique, anti évolutionniste, critique du productivisme, de la notion de progrès et d'un déterminisme qui y est attaché. Ce qu'il voyait dans l'écologie politique c'est beaucoup moins un changement du rapport à la nature qu'un changement politique, c'est à dire des finalités et des identités sociales.

Dans ces perspectives (qui sont ici résumées schématiquement pour illustrer un point de vue) ce que nous appelons environnement n'a d'intérêt que pour la place qu'il prend dans les rapports humains, et c'est une place éminemment symbolique en ce sens que la construction culturelle de la nature, ou stratégique de la technique intervient en quelque sorte comme simple média des rapports sociaux. Sa matérialité a peu d'importance et son efficacité tient aux rapports dont elle dérive.

Il doit alors être bien clair que pour nombre de sociologues (et pour la majorité d'entre eux) la question environnementale peut être traitée dans les schémas classiques de théorisation et d'analyse empirique. La science politique peut très bien traiter des politiques environnementales comme des politiques d'éducation (bien que l'environnement soit très transversal aux politiques sectorielles), des mouvements écologiques comme de mouvements sociaux (bien que leur diversité limite la capacité d'interpréter).

Cette manière classique de faire de la sociologie a deux conséquences :

- les sociologues ont leur propre classification des « problèmes » qui sont dignes d'être traités (travail, éducation, ville, religion, etc.) : la pêche à la ligne a peu d'intérêt sauf comme indicateur des rapports ville campagne ou culture populaire/culture savante)... ce qui rend les questions d'environnement peu intéressantes dans le contexte de la modernisation.

- par suite l'environnement est diffracté dans ces différents champs et sa cohérence – les liens qui peuvent exister entre des technologies productives et des formes d'urbanisation – par exemple ne sont guère aperçus ou alors traités comme des conséquences.

Remarque

Il y a durant cette période une série d'intellectuels français qui vont cependant s'interroger sur les questions environnementales et de nature. On pourrait citer des gens comme Moscovici avec son Histoire Humaine de la Nature, Edgar Morin, Michel Serres qui questionnent aussi bien le réductionnisme scientifique que le mode de développement. Mais ils sont traités comme des philosophes et n'ont aucun écho dans la sociologie institutionnalisée. On pourrait aussi citer, dans le champ de l'agroéconomie, René Dumont. Mais la sociologie de l'époque se veut scientifique et refuse implicitement toute référence philosophique.

Deuxième partie : émergence de la sociologie de l'environnement

Les « sociologies environnementales »

Il s'agit ici de courants (d'abord américains au départ) qui revendiquent – au plan académique – l'existence d'une sociologie environnementale, donc d'une sociologie spécialisée. Mais c'est aussi une revendication – au plan politique – de la reconnaissance de la réalité et de l'importance de la crise environnementale.

Pourquoi la sociologie qui se veut explicitement concerner l'environnement émerge-t-elle plutôt aux USA sous une forme critique relève sans doute soit d'une moindre séparation de la sociologie américaine d'avec les mouvements sociaux, soit aussi d'une plus grande diversité des sociologies américaines par comparaison à une sociologie française très unifiée institutionnellement au delà de ses conflits théoriques.

La prise en compte de l'environnement par la recherche est multiple, souvent complètement inscrite dans les schémas classiques, parfois marquant une rupture.

Dunlap et Catton sont les premiers grands acteurs de la création d'une sociologie environnementale. L'insertion de l'homme dans la nature est pour eux une évidence que la sociologie refuse (rejet de l'exceptionnalisme humain). Ils revendiquent qu'on reconnaisse de ce que le milieu biophysique existe et que nous en dépendons ; ils ouvrent la porte à une sociologie environnementale qui considère que le monde naturel (biophysique) impose des limites, des contraintes : il ne s'agit pas de déterminisme explicatifs mais d'une sociologie qui doit intégrer le monde naturel comme une composante du devenir des sociétés. Ils revendiquent donc une place pour une sociologie spécialisée centrée sur la manière dont les sociétés s'approprient la nature et dont elles peuvent développer des réponses aux crises écologiques.

Schnaiberg, dans une réactualisation de schémas marxistes¹, va politiser cette question en développant l'idée que la dégradation du milieu découle des rapports sociaux et d'une dynamique politico-économique ; son hypothèse clé du « treadmill of production » - le tapis roulant de la production et de la consommation - met l'accent sur une critique du productivisme capitaliste qui détruit sa base d'existence ; il introduit aussi les rapports de pouvoir comme facteur explicatif des rapports à la nature ce qui deviendra un des principes de base de la « political ecology »². Il développe aussi une approche critique des politiques environnementales qui produisent aussi leur lot d'inégalités et d'injustice (ce qui ouvre la voie au courant de l'« environmental justice »).

Ces sociologies qui se revendiquent comme environnementales sont donc avant tout concernées et orientées vers la reconnaissance par la sociologie de la réalité des problèmes environnementaux, des pollutions, des ressources. Mais elles ne semblent pas être ni déterministes, ni anti-déterministes. Elles sont plutôt sociologisantes en ce sens qu'elles attribuent le manque d'intérêt pour l'environnement à un type de culture ou de mode de

¹ Alors qu'en France le marxisme comme courant sociologique s'affaiblit fortement dans les années 80 (pour quasiment disparaître), il subsiste aux USA une sociologie marxiste notamment autour des questions paysannes et de développement, par exemple autour de la revue Peasant Studies.

² Pour un exposé des différents courants qui composent la sociologie environnementale aux USA et dans le monde anglophone, voir un bon inventaire dans Pellow & Brehm, 2013.

développement. Mais elles ne questionnent guère la nature ou la technique d'une manière différente des sociologies fondatrices ou classiques.

Ces deux perspectives – nord américaines – s'appuient sans doute sur l'incapacité de l'Etat américain à opérer quelque réforme écologique (voir Buttel, 2000). Au contraire la théorie de la modernisation écologique s'appuie sur le remarquable (relativement) développement des politiques environnementales aux Pays-Bas et en Allemagne où cette théorie prend naissance.

La **modernisation écologique (ME)**. Sans aller dans le détail ceci reste une sociologie très classique des transformations sociales qu'implique la prise en compte de l'environnement. La perspective est à la fois analytique et normative.

Du point de vue analytique, la ME considère que ce qui est cause c'est un processus de modernisation comparable à ce qu'a été la deuxième modernisation, celle de la reconnaissance par les pouvoirs de la réalité du travail à la suite des pressions et revendications des mouvements ouvriers. Cette reconnaissance a ouvert à un nouveau processus de développement et de croissance. La troisième modernisation réintègrera la nature, et ses contraintes, comme la seconde a réintégré le travail. La théorie est très optimiste en ce qu'elle parie (et décrit) sur une sur-modernisation (une intensification de la modernité, de la rationalité) qui passerait à la fois par de l'innovation technique (les technologies propres etc.) et des changements dans les rapports entre Etat, marché et société civile. Celle-ci se voit accorder un rôle majeur à la fois dans la mobilisation publique et dans l'impact sur le marché (donc sur les technologies) au détriment d'un Etat jugé peu efficace et technocratique.

Cette théorie a l'intérêt de mettre en évidence des phénomènes qui sont peu aperçus par la sociologie : par exemple la sociologie politique reste généralement très nationale (state-centered) alors que la théorie de la ME va mettre en évidence le rôle de l'action transnationale des ONG environnementales.

Néanmoins un de ses traits forts est de conserver une vision classique des rapports entre société et nature et d'accorder un rôle clé aux technologies (dont le développement est commandé par des choix et des rapports de force) et à la science. Cette sociologie est au fond un prolongement optimiste de la « sociologie environnementale »

Cette théorie a d'ailleurs des corollaires qui relèvent de préoccupations plus gestionnaires comme la théorie de la transition.

La sociologie de l'environnement en France : du rural à l'environnement

La sociologie française va aborder l'environnement de manière beaucoup plus latérale. Ce sont plutôt des segments faibles de la sociologie (spécialement la sociologie rurale dans son versant critique de la modernisation agricole ou la sociologie critique des risques) qui vont revendiquer la prise en compte des questions d'environnement à travers les impacts sur l'agriculture et les territoires du développement.

Cette sociologie est assez connue, elle est très diversifiée et est parfois critique des politiques de développement, mais aussi souvent critique des politiques environnementales dans leurs impacts sur les territoires et l'agriculture. En cela elle est assez proche (et plus précoce finalement) des approches de la political ecology. Mais elle ne se définit pas comme un

courant, ni comme une sous discipline. Elle vit plutôt à la marge de la sociologie officielle jusqu'à la fin des années 90.

Un exemple personnel. Le cas du paysage et des conflits d'espace.

Fin des années septante j'analyse les conflits en milieu rural autour des questions du tourisme. J'y analyse comment la thématique du paysage (à protéger) peut être interprétée en termes de rapports de classe ; la lecture relève moins de rapports ville-campagne que des rapports entre différentes manières, relevant de différents groupes sociaux urbains, d'occuper l'espace en tant qu'espace de loisir. Ce qui s'annonce comme politique « environnementale » s'avère être une manière pour certains groupes sociaux et spécialistes d'imposer leur vision et leurs intérêts tant pratiques que symboliques dans la gestion de l'espace rural.

C'est une analyse typique de l'époque, dans une perspective bourdieusienne, qui s'intéresse aux manières très concrètes d'occuper un espace mais qui oriente l'interprétation sur l'explication du rapport à la matérialité comme effet des rapports sociaux. Certaines autres analyses de l'époque feront aussi voir d'autres phénomènes, notamment d'expropriation symbolique de certains groupes dominés aussi bien par les logiques modernisatrices que par les logiques « environnementales ». Elle montreront aussi que la scientification de l'environnement et de la nature n'est pas exempte de préjugés ou de biais culturels et sociaux (voir les travaux de Kalaora à l'époque).

Néanmoins la sociologie de l'environnement ne connaît qu'une faible institutionnalisation et ne se développe jusqu'aux années 2000 qu'à l'ombre d'une sociologie rurale finissante. Les préoccupations environnementales ne touchent par exemple pas la sociologie urbaine, très peu la sociologie du travail, aucunement la sociologie de l'éducation.

Néanmoins deux évolutions significatives vont se produire progressivement d'une part par les apports des ethnographies, ethnologies, et d'autre part via la sociologie des sciences et des techniques.

Pour illustrer le premier changement je reprendrai quelques apports du travail de Isabelle Mauz.

S'intéressant aux rapports à la nature, elle est confrontée dans les années nonante à une situation où la conservation de la nature commence à être complètement scientifiée (aux mains des experts). Elle observe pourtant que, faisant l'histoire des parcs nationaux, ce ne sont pas les motifs ni les acteurs scientifiques qui sont à la naissance des parcs, mais bien des acteurs qu'on ne peut définir que par des passions quelquefois improbables, mais dont elle cherche une explication qui ne réduise pas ces passions à de simples effets de champ, de rapports sociaux ou de cultures. Elle va utiliser le terme d'attachement (emprunté à Hennion, sociologue des pratiques musicales entre autres) :

Nous pouvons nous dire attachés à un être ou à un objet si nous percevons que, dans certaines conditions, cet être ou cet objet a sur nous un pouvoir parce qu'il nous fait faire ou ressentir quelque chose ou parce qu'il nous fait être ce que nous sommes ou devenir autre. (Mauz)

Le changement qui s'opère ici est crucial. Il n'est pas spécifique au domaine de l'environnement sans doute. Mais l'enjeu en ce domaine consiste dans le traitement du rapport à la matérialité et au vivant : il s'agit d'éviter autant le déterminisme biologique (qui

ne menace plus, sauf sous la forme de l'impératif scientifique) que le déterminisme social. Il s'agit de rendre compte des pratiques d'une manière telle que ces pratiques ne soient pas réduites à des effets et soient vues comme « créatrices » à la fois d'objets naturels et d'agents sociaux. Différents appuis théoriques sont disponibles : d'une part les sociologies pragmatiques qui cherchent à rendre compte des compétences argumentatives et de jugement des gens, et d'autre part une sociologie des sciences et des techniques (Callon) qui introduit une nouvelle approche relationniste des savoirs et des techniques.

Toutes ces approches montrent notamment la réalité et la pertinence de rapports aux objets, aux techniques et aux natures qui ne sont pas des rapports qui relèvent d'une rationalité instrumentale unique ; qu'au contraire la rationalité objectivante et réductionniste des sciences manque certains pans du réel, et même manque une part de ce qui fait la dynamique scientifique³.

Tous ces courants détournent le travail sociologique d'un déterminisme social strict et d'une approche trop structuraliste. Ils donnent une importance centrale aux rapports concrets aux objets, aux natures, aux techniques comme rapports où se jouent les devenirs des humains, des animaux, des territoires...etc.

Ces analyses sociologiques des rapports à la nature ont montré deux choses :

- ce que nous appelons « nature » dans les politiques de la nature (conservation, etc.) est le produit de pratiques et d'institutions socialement situées ; d'un côté elles sont une critique du processus de rationalisation / instrumentalisation (modernité) mais d'un autre côté elles se réfèrent à des états de nature qui sont anthropisés bref à une nature mais érigée en nature « indépendante » de l'homme (via le partage nature / humanité)
- mais ces analyses montrent aussi la persistance un peu souterraine de rapports autres à la nature, aux animaux, aux paysages qui sont d'un autre ordre que celui de la vision rationnelle et instrumentale. Et notamment de toute une série de pratiques socio-naturelles ou techno-naturelles très spécifiques⁴.

La modernité réflexive

Le courant de la modernité réflexive n'est pas exclusivement issu des questions environnementales, mais elle jouent tout de même un rôle très important dans ces approches critiques de la modernité (et de sa crise)

L'analyse de Beck (Risk Society) est beaucoup moins optimiste que la Modernisation Ecologique. Elle constate en fait qu'une série de ruptures sont en train de transformer la société industrielle – incarnation de la modernité – en une tradition dépassable parce que débordée par ses propres conséquences. Le risque – tel qu'il se présente aujourd'hui – n'est ni plus ou moins important qu'au XIX^e siècle, mais son statut a changé de plusieurs manières :

- il est devenu incertitude : peu prévisible, peu calculable ce qui empêche de la traiter comme l'a fait la société industrielle par l'assurance ;

³ Dans cet esprit lire Mougenot C, Raconter le paysage de la recherche, Ed Quae où elle montre l'importance, pour comprendre le travail de terrain des agronomes et des écologues, de saisir leurs attachements à des terrains, à des espèces, à des agriculteurs, à des modes d'observation, toute une série de liens sans lequel leur travail ne serait pas possible, ni intelligible (en tant que travail), mais liens qui restent largement cachés dans l'exposé des résultats scientifiques publiés.

⁴ Nombre de travaux jusque là marginalisés vont prendre signification dans ce renouvellement; je pense notamment aux travaux de JP Darré sur la spécificité des savoirs des paysans.

- il brise les frontières sociales, spatiales et temporelles et ainsi les clivages sociaux et spatiaux; c'est un processus corollaire d'une individualisation croissante qui met en cause les catégories de base de la modernité (citoyen/travailleur, privé/public, famille/travail)
- il met en cause l'idéologie du progrès

Enfin ce qui m'importe le plus ici le lien entre science et politique est devenu crucial en ce sens que la science au contraire de devenir plus autonome, (et plus objective) est de plus en plus dépendante de pouvoirs (féodalisée) et de moins en moins capable d'objectiver les conséquences de ce qu'elle fait (elle est faite de conventions et de respect de tabous) (p 362). De plus les innovations techniques mettent en cause les frontières basiques de la société du bien-être (entre vie et mort, entre nature et technique, etc.).

La solution suggérée par Beck est pour moi cruciale : il parle de spécialisation du lien et de capacité d'apprentissage. Que veut-il dire ? Par spécialisation du lien il veut dire que dans le traitement d'une question (par exemple les pesticides), le rôle de la sociologie est de faire apparaître quels liens sociaux cet objet implique, ce qui serait à articuler avec les connaissances des biochimistes, écologues, etc. qui ont eu à développer :

- a. une science qui accepte de s'interroger sur les contraintes objectives (les raisons de faire telle recherche) et
- b. une transposition des rationalités scientifiques (le doute, etc.) aux fondements et aux utilisations de la science. Ce n'est donc pas un rejet de la science, bien au contraire serait-on tenté de dire. Mais un appel à un dialogue entre société et une science qui réfléchirait lucidement sur ses conséquences.

Beck notamment est assez pessimiste quant à la capacité des institutions à se réformer et il mise plutôt sur la montée en puissances des groupes critiques qui inventent d'autres rapports sociaux et naturels dans les mouvements alternatifs (écologie, isodynamie, écoféminisme, etc.). Ce qui rejoint au fond le type de lien mis en évidence par I Mauz et d'autres, mais Beck affirme leur nécessaire politisation.

Beaucoup d'analyses socio-politiques des risques ont été développées en France sous différents angles autour de C Gilbert, de Chateaufort, et autres. Jusqu'à présent elles s'intéressent beaucoup aux dynamiques des controverses mais aucun auteur ne semble développer une théorie sociologique qui porte sur la dynamique sociale.

Les analyses multiples et très variées du risque ont montré :

- que l'attribution de l'évaluation / gestion des risques aux seules approches rationnelles et scientifiques ne peut pas réellement prendre en compte ni la nature réelle des risques (et des incertitudes inévitables) ni la diversité des rapports aux risques ; que donc l'expertise est toujours indispensable et jamais suffisante
- que le risque (ainsi que son déni) est une construction sociale et scientifique liée à des points de vue, à des instrumentations, à des attributions de responsabilité, etc.

Il existe une réponse à la société du risque : c'est la construction de ce que Giddens appelle des « systèmes experts » qui sont sensés, à partir de constructions scientifiques, techniques et réglementaires, prévenir, anticiper ou gérer les risques. Ces « systèmes experts » s'inscrivent très bien dans une perspective de modernisation écologique ; des dispositifs comme la Directive Cadre européenne sur l'eau, ou les dispositifs en élaboration pour évaluer la biodiversité et la gérer à partir de modélisations des services écosystémiques en sont des exemples. Mais ces systèmes sont largement faits de connaissances partielles, de conventions

sociales, et de choix implicites ; de plus ils récusent ou instrumentalisent les savoirs profanes et les autres rapports qu'instrumentaux à la nature.

Il en découle que en tant que sociologue⁵ il nous faut comprendre et analyser ces constructions comme des *expériences collectives*. S'il s'agit d'expérience collective et si le monde est devenu peu prévisible – dans son pendant « naturel » comme dans son pendant « social » ce n'est pas la formulation de lois sociologiques explicatives qui importe, mais plutôt de développer une capacité d'apprentissage à partir de la critique d'une part et de l'invention subpolitique d'autres modes de vie (et selon moi d'invention sub-scientifique).

Troisième partie Questions en perspective

En forme de conclusion je terminerai cet exposé en considérant trois questions, qui me paraissent liées, et qui découlent du petit panorama trop rapide que j'ai esquissé.

La place de la matérialité

Le rejet du déterminisme, au départ de la sociologie, s'explique par un refus du biologisme et d'un certain évolutionnisme ; ce rejet a impliqué une autonomisation du social comme objet scientifique, mais aussi à travers l'institutionnalisation académique, à une indifférence à la dimension matérielle de la société. Mais l'émergence de la sociologie environnementale et de ses différentes versions s'est souvent limitée à reconnaître l'existence de la crise écologique, l'urgence des politiques à mener, mais en continuant finalement à considérer que le partage entre société et monde biophysique était clair : qu'une fois vu le problème (du climat, des ressources, des pollutions) la société pouvait (de différentes manières) opérer le virage nécessaire.

Néanmoins les analyses de Schnaiberg indiquaient déjà que les politiques environnementales – et donc la définition des problèmes, et des solutions – n'étaient pas socialement neutres. Tant certaines études de « political ecology » que les analyses des sociologues français de l'environnement ont confirmé que la nature était bien une construction sociale et que les problèmes écologiques sont également socialement construits, y compris dans beaucoup de formulations scientifiques.

La « nouvelle » sociologie des sciences et l'ethnologie « pragmatique » des pratiques de la nature ou des risques confirment ces diagnostics mais mettent en cause l'idée que tout cela pourrait n'être que des constructions arbitraires. Il faut donc donner une place non déterministe mais réelle à la nature et aux techniques. Cela ne peut se faire que par une conception interactionniste bien illustrée par la citation d'Isabelle Mauz ci dessus, bien illustrée aussi par le concept de co-construction des techniques : tout ceci débouche sur une analyse des processus interactifs qui construisent un ou des mondes peuplés de toutes sortes d'objets hybrides d'humain et d'animal (animal domestique, animal protégé...), d'humain et de technique, etc... Il y a donc agency de la matière et non détermination : le matériel est ce par quoi passe les projets des humains, mais ceux-ci se transforment dans les processus de mobilisation de la nature ou des objets : ce qui advient alors c'est un milieu au sens de Dewey

⁵ Ceci est typique de la sociologie de Beck qui cherche non seulement à expliquer mais aussi à diagnostiquer l'état des tendances, à faire ce qu'on pourrait appeler une approche clinique de la société moderne, ce qui suppose un point de vue politique assez explicite dans son cas. Ce type de posture semble beaucoup plus difficile en France... me semble-t-il.

(voir l'exergue). Et c'est ce milieu qu'il faut interroger comme confrontation et/ou harmonisation des termes.

Ce à quoi devrait alors s'adresser une sociologie de l'environnement (ou plutôt la sociologie tout court) ce sont les dynamiques interactives entre sociétés et environnements puisque ce point de vue implique une codétermination par les pratiques. Ceci est assez largement validé dans le domaine de la « nature » quand on analyse des pratiques de pêche, de chasse, d'élevage, des pratiques même de connaissance naturaliste... mais nous manquons de recherches sur des processus plus vastes en termes spatio-temporels. Y-a-t-il par exemple un bilan – qui fasse état de ces processus – de l'agriculture moderne, je veux dire pas seulement de ses effets néfastes (ou de ses victoires), mais bien des processus qui ont simultanément redéfini nature et société ?

Le statut des connaissances : controversées.

Une telle sociologie doit nécessairement affronter la question du statut des connaissances scientifiques en sciences naturelles. La sociologie, dans son projet de départ, se situe en extra-territorialité cognitive : aux biologistes organismes et populations (sauf humaines), aux sociologues, le social. Quand s'est posée la question de la validité des connaissances des sciences naturelles, différentes solutions ont été proposées pour chercher à concilier le respect de la revendication de vérité avec le caractère nécessairement « social » (organisé) de l'activité scientifique. La conciliation la plus habile a été l'idée avancée par Bourdieu : c'est une loi du champ scientifique (donc le contrôle mutuel et réglé de la validité) qui produit l'objectivité : ce qui seule peut la garantir c'est donc l'autonomie du champ scientifique. Habile mais démontré ? Ceci contraste fortement avec le point de vue de Beck sur des sciences qui n'ont plus de souci de vérité mais seulement d'efficacité, d'effets tout au moins, sciences qui ont perdu toute autonomie sans perdre de leur opérationnalité. Leur échappent alors tous les effets – spatio-temporels – de leurs productions. Le point de vue latourien est proche de celui de Beck – sciences traversées de projets, d'alliances, de mobilisations hétérogènes – mais dont la « vérité » passe par des épreuves. Reste à savoir, avec Beck, si ces épreuves valent et pour qui. Et ceci confère un rôle central à des controverses qui sont au cœur de la méthodologie à développer. La question est alors de savoir comment suivre ces controverses. Là où Beck cherche dans les associations alternatives (par exemple l'agriculture biologique, comme produisant à la fois des connaissances, des normes, des liens affectifs autant que stratégiques), la perspective latourienne cherche à explorer toutes les interactions et leur contingence autant que leur robustesse.

Au delà de l'interactionnisme

Dans cette perspective on peut se demander si la perspective interactionniste (les techniques résultent de l'interaction entre chercheur et réel, la « nature » résulte de la rencontre entre un agir humain et des dispositions de vivants à cet agir) suffit. Dans les questions environnementales, il n'y a pas que des interactions immédiates: du côté des humains, il y a de longues chaînes de déterminations sociales, économiques et symboliques. Si nous considérons un exemple comme l'élevage, ce sont ces longues chaînes qui amènent l'éleveur à définir son agir (et bien sûr ces déterminations sont largement médiatisées par des objets techniques, des catégories symboliques et pratiques, des normes sanitaires ou comptables, etc.-) ; du côté des animaux il y a aussi de longues chaînes qui font des animaux ce qu'ils sont et peuvent faire, lignées de sélection, mutations génétiques, épizooties, etc. . Ce qui se

rencontre donc dans des pratiques effectives et observables, c'est bien sûr l'interaction entre un éleveur et un troupeau, mais ce sont aussi ces longues chaînes qui se croisent. Et s'il y a une place à faire aux interactions observables et très variables entre des éleveurs et des troupeaux, à l'imprévu qui peut en surgir, comment accorder une place aux *tendances* qui travaillent les chainages multiples tant d'un côté que de l'autre... Comment autrement dit faire des différentes formes d'élevage⁶ observables – en tant qu'elles associent des humains, des techniques, des animaux, des prairies, des fromages, des consommateurs, des nitrates, des bactéries, – comment les considérer comme des expériences collectives que la sociologie pourrait traiter ?

La perspective interactionniste a le grand mérite de saisir au plus près les interactions entre des humains et des techniques ou des formes de natures en gardant ouvertes les possibilités de changement, de bifurcation et de redéfinition des frontières. Mais elle laisse dans l'ombre les dynamiques qui traversent ces multiples interactions entre cultures et techniques, entre techniques et marchés, entre normes et cultures qui forment la trame du monde, bref les dynamiques transversales aux différents champs sociaux. Cela suppose précisément de dépasser les spécialisations thématiques (travail, ville, éducation, etc.) et de construire des conceptualisations qui rendent compte de ces expériences collectives.

Références

Sur les fondateurs de la sociologie et leur « conception » de l'environnement

Buttel FH. 2002. Environmental sociology and the classical sociological tradition: some observations on current controversies. , pp. 35–50 In *Sociological Theory and the Environment: Classical Foundations, Contemporary Insights*, ed. RE Dunlap, FH Buttel, P Dickens, A Gijswij. Lanham, MD: Rowman & Littlefield

Foster JB. 1999. Marx's theory of metabolic rift: classical foundations for environmental sociology. *Am. J. Sociol.* 105(2):366–405

Foster JB, Holleman H. 2012. Weber and the environment: classical foundations for a post exemptionalist sociology. *Am. J. Sociol.* 117(6):1625–73

Rosa E, Richter L. 2008. Durkheim on the environment: Ex libris or ex cathedra? Introduction to inaugural lecture to a course in social science, 1887–1888. *Organ. Environ.* 21(2):182–87

Sur la sociologie environnementale

Catton, W.R. Jr. and R. E. Dunlap, 1978. Environmental Sociology: A New Paradigm, *The American Sociologist* 13, 1 : 41-49.

⁶ Je prends cet exemple qui paraîtra simple à ceux qui connaissent un peu le secteur de l'élevage. Pour une discussion à un plus haut niveau des conceptions multiples d'une écologisation de l'agriculture voir Lockie S. 2012. Sustainability and a Sociology of Monsters, *Sociologica*, n°2, pp 1-14.

Pellow ND. & Brehm HN. 2013. An Environmental Sociology for the Twenty-First Century, *Annu. Rev. Sociol.* 2013. 39:229–50

Schnaiberg A. 1980. *The Environment: From Surplus to Scarcity*. New York: Oxford Univ. Press.

Buttel F.H. 2002. Environmental Sociology and the Sociology of Natural Resources: Institutional Histories and Intellectual Legacies *Society and Natural Resources*, 15:205-211.

Armiero M and L. Sedrez (Ed.). 2014. A History of Environmentalism: Local Struggles, Global Histories. *Bloomsbury*. London.

Sur la sociologie de l'environnement en France : deux lectures

Charles L et B. Kalaora 2003, SOCIOLOGIE ET ENVIRONNEMENT EN France. L'environnement introuvable ? Presses de Sciences Po, *Ecologie & politique*, N°27, pages 31 à 57.

Deverre C. La place des sciences sociales dans la problématique environnementale, Les Dossiers de l'environnement, n°17, INRA Paris.
<http://www7.inra.fr/dpenv/deverd17.htm>

Sur la modernisation écologique

Mol A. 2003. *Globalization and Environmental Reform: The Ecological Modernization of the Global Economy*. Cambridge, MA: MIT Press

Buttel F.H. 2000. Ecological modernization as social theory, *Geoforum* 31, 57-65

Risk Society – Reflexive Modernity

Beck U. 2003, The Theory of Reflexive Modernization. Problematic, Hypotheses and Research Programme. *Theory, Culture & Society* vol. 20 no. 2 1-33.

Beck U. 2001 ;La politique dans la société du risque in *Revue du Mauss*, n°17, 376-392.

Becerra S. et Anne Peltier (dir.),2009, Risques et environnement : recherches interdisciplinaires sur la vulnérabilité des sociétés, Paris, L'Harmattan, coll. Sociologies et environnement, 575 p.

Giddens, Anthony (1990) *The Consequences of Modernity*. Cambridge: [Polity](#).

Giddens, Anthony (2009) *The Politics of Climate Change*. Cambridge : [Polity](#)

Sur la sociologie de la nature

Cadoret Anne (dir.), 1985. Protection de la nature. Histoire et idéologie. De la nature à l'environnement, Paris, ed. L'Harmattan.

Mauz I. 2009 Espaces naturels protégés : que sont devenus les projets des précurseurs ? Le cas du parc national de la Vanoise et des réserves naturelles de Haute-Savoie in *Histoire des Parcs Nationaux*, Paris, Editions Quae.

Mauz I. 2008. Les collectifs et leurs natures. Un parcours sociologique, des animaux emblématiques de la biodiversité. Humanities and Social Sciences. Université Jean Monnet-Saint-Etienne, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00371218>.

Mougenot C. 2011. Raconter le paysage de la recherche. Paris, Editions Quae.

Moscovici S. 1968. Essai sur l'histoire humaine de la nature, Flammarion, éditeur, Paris 1968.

Latour B., 1997, Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique, La Découverte, Poche

Quelques revues spécialisées

Journal of Political Ecology <http://jpe.library.arizona.edu/>

Natures Sciences Sociétés <http://www.nss-journal.org/>

Environment and Society: Advances in Research,

<http://berghahn.publisher.ingentaconnect.com>

Organization and Environment, <http://oae.sagepub.com/>

Ambiente y Sociedad, <http://www.scielo.br/>

Developpement Durable et Territoires, <http://developpementdurable.revues.org/>

Vertigo, <http://vertigo.revues.org/>

